

« Mais, ajoutait le marin, il ne faut pas regretter le temps employé à nous porter au secours de ce pauvre diable qui dort là à fond de cale, puisque nous avons été assez heureux pour le sauver !... »

Cependant le Malouin devenait plus sombre, à mesure que le temps s'écoulait.

Après avoir ranimé l'espoir dans le cœur de ses compagnons, il gardait maintenant le silence, consultant d'un regard inquiet l'immense étendue éclairée par les rayons de la lune resplendissante dans un firmament lumineux.

Aussi loin que portait la vue, on ne distinguait rien qui ressemblât à une voile à l'horizon.

Le vieux matelot ne desserrait plus les dents.

Quand revenait son tour de prendre l'aviron, il se contentait de dire à celui qui allait le remplacer au gouvernail :

— Barrez toujours droit !

Si c'était à l'Anglais qu'il s'adressait il accompagnait ces mots d'un regard oblique et chargé de rancune à l'adresse de l'insulaire.

Cette âme si droite, si accessible à la pitié, se laissait envahir alors par une sourde colère contre celui que sa superstition de Breton lui faisait accuser d'avoir porté malheur au navire.

Il en voulait, en outre, à Sir William Mildow d'être, en apparence, aussi calme que s'il eût pris part à des régates en Tamise.

Robert Maurel respectait le silence du pauvre vieux marin dont il devinait le chagrin et les angoisses.

Comme ses compagnons d'infortune, il avait eu, pendant les premiers moments, l'espoir qu'on apercevrait bientôt la *Diana*. Mais il y avait longtemps que cette espérance s'était évanouie.

L'unique chance de salut qui restât désormais était que l'on fût recueillie par quelque navire faisant la traversée de l'Atlantique, mais ce n'était pas pour lui-même que Robert appelait de tous ses vœux cette heureuse rencontre.

Rien ne le rattachait plus à la vie ; que lui importait de périr dans les flots qui l'environnaient, où ailleurs !

La perspective de la mort ne l'épouvantait pas.

Mais il songeait à ce pauvre vieux marin torturé par la pensée que le navire disparu avait pu sombrer et que son cher capitaine Kérouët avait peut-être péri.

Il songeait aussi à l'Anglais et à ce malheureux qui gisait maintenant sous ses yeux vaincu par le sommeil.

Il se le représentait encore se cramponnant désespérément à l'épave, et il se disait qu'en se réveillant cet infortuné donnerait sans doute le spectacle du plus violent désespoir.

C'est sous l'impression de ces sentiments de pitié pour le malheur d'autrui que Robert Maurel attendait anxieusement la fin de cette nuit fatale.

Le soleil se levait radieux dans un ciel sans nuages.

La chaloupe allait au hasard sur une mer qui ne se ressentait plus des violentes convulsions de la veille.

Les naufragés, après une nuit de transes, avaient retrouvé toute leur énergie.

Le Malouin était transfiguré. Son visage naguère encore mort et contracté avait pris tout à coup une expression plus calme.

— Mes amis, dit-il, Dieu est avec nous, puisqu'il nous envoie une belle journée, courage donc !... Il ne faut plus espérer rencontrer la *Diana*. Mais je sens là, ajouta-t-il en frappant sur sa poitrine, qu'il ne lui est pas arrivé malheur !... Quelque chose me dit que je reverrai mon capitaine, mon ami, mon cher Kérouët !... A partir de ce moment, je deviens votre chef et vous m'obéirez sans réplique.

« Le voulez-vous ? »

— Oui !... oui ! répondirent d'une même voix Robert Maurel et l'Anglais.

Le Malouin était à la barre. Il se leva, et tendant les mains aux deux hommes :

— Il n'y a plus ici, prononça-t-il d'une voix ferme, ni Anglais, ni Français : il n'y a que des naufragés qui ne doivent avoir qu'une pensée, le salut de tous !

— J'ai compris ! dit l'Anglais.

Et serrant la main du vieux matelot :

— Merci ! ajouta-t-il.

— Eh bien, reprit le Malouin, j'ai bon espoir que nous allons rencontrer un navire.

— Alors il faut faire des signaux ! exclama l'Anglais... J'ai mon pavillon, vous savez.

— Nous nous en servons, monsieur milord ! accepta le marin.

« Mais avant tout songeons à économiser nos forces, pour le cas où il nous faudrait tenir la mer pendant plusieurs jours avant de rencontrer un navire.

« Pour lors, nous ramerons le moins possible. Le temps est beau, le vent est doux : nous allons naviguer sous voiles.

Et, s'adressant à Robert, il ajouta :

— Pendant que monsieur milord va prendre les avirons, vous allez m'aider à placer le mât et à hisser la voile, monsieur Maurel.

Puis, regardant l'inconnu recueilli la veille et qui dormait toujours :

— Malheureusement, dit le Malouin, nous allons déranger ce pauvre diable qui s'est fait un oreiller avec le bout du mât.

A ce moment, comme s'il eût entendu ces mots, le naufragé ouvrit les yeux et promena un regard vague sur les deux hommes qui se penchaient vers lui.

Tout à coup il se redressa sur son séant.

Et passant la main sur son front, comme s'il eût retrouvé le souvenir de tout ce qui lui était arrivé, il s'écria :

— Vous m'avez sauvé !... Qui êtes-vous ?... Je ne vous reconnais pas !... Je ne me rappelle pas avoir vu aucun de vous parmi les passagers et l'équipage du navire sur lequel je me trouvais !

Il dirigeait son regard alternativement, sur chacun des naufragés.

— Non !... fit-il après un moment de silence pendant lequel il avait semblé fouiller dans sa mémoire... Je ne connais aucun de vous !

Robert Maurel répondit :

— Vous ne connaissez pas, en effet, monsieur ; nous étions à bord du navire contre lequel le vôtre est venu se briser...

— Et votre bâtiment a sombré aussi, sans doute ? demanda le naufragé.

— Non ! dit le Malouin... Et si nous sommes ici, si nous vous avons sauvé, c'est tout à fait par hasard...

« Mais on vous expliquera tout cela plus tard, mon brave monsieur, ajouta-t-il, car pour le moment le plus pressé, c'est que vous nous laissiez prendre le mât que voici, afin de pouvoir hisser la voile.

Et s'adressant à Robert :

— Allons, monsieur Robert Maurel, dit-il, un bon coup de main, s'il vous plaît !

A ce nom de Robert Maurel, qui éveillait en lui d'anciens souvenirs, le naufragé eut un mouvement de surprise.

Et levant les yeux sur celui auquel le Malouin s'était adressé :

— C'est vous qu'on appelle Robert Maurel ? demanda-t-il en fixant son regard sur Robert.

Ce fut au tour de ce dernier de ressentir une vive impression produite par la voix du naufragé.

— Oui, monsieur ! répondit-il avec émotion.

Et il ajouta :

— Je me nomme Robert Maurel !

Il y eut un moment de silence.

Les deux hommes se regardaient, comme s'ils eussent éprouvé l'un et l'autre le besoin de se recueillir.

Le Malouin intervint à ce moment :

— Messieurs, dit-il, nous aurons tout le temps de faire connaissance ; pour le moment, j'ai besoin que M. Maurel m'aide à placer le mât et à gréer notre embarcation, car il faut profiter de ce qu'il y a de la brise, pour tâcher de faire un peu de chemin.

— Mais je me sens, à présent, tout à fait valide, mon brave, et je compte bien faire ma part de besogne, s'écria le naufragé.

Il s'était redressé et se joignit en effet aux deux hommes qui gréaient le mât et le mettaient en état de recevoir la voile.

Impassible dans ses fonctions de timonier, sir William Mildow était resté spectateur muet de cette scène.

Quand le Malouin eut hissé la voile, l'Anglais sortit tout à coup de son mutisme pour dire au vieux marin :

— Vous savez que j'ai mon pavillon pour les signaux de détresse.

« Si vous voulez tenir la barre, je vais le prendre dans mon sac.

— Pas la peine de vous déranger, monsieur milord, j'ai aussi un pavillon dans la chaloupe... Il est plus grand que le vôtre, que je connais... Tout à l'heure vous le verrez flotter avec ses trois couleurs qui s'aperçoivent de loin !...

Ce petit bout de conversation s'était échangé pendant que le Malouin cherchait dans le coffre de l'embarcation la boussole qu'il y avait placée.

— On ne pense pas à tout, dit-il avec un mouvement de mauvaise humeur contre lui-même... J'aurais bien pu prendre aussi un instrument pour faire le point. Nous saurions alors où nous sommes au juste... Mais grâce à cette boussole nous pourrions toujours gouverner dans la direction du Nord !...

« Vous allez me céder votre place, monsieur milord, car c'est à présent mon tour de prendre la barre.

— Et moi je vais préparer le déjeuner ! dit l'Anglais avec le même flegme que s'il se fût trouvé à une partie de plaisir sur l'eau, avec des camarades.

Telle est l'influence de l'instinct de la conservation sur la nature humaine, que ces malheureux qui, quelques heures auparavant, subissaient toutes les transes et les angoisses de naufragés exposés à périr d'un moment à l'autre, reprenaient confiance à présent.

Perdus dans l'immensité, sans savoir où ils se trouvaient, réunis dans une simple embarcation qui pouvait être assaillie à chaque instant par la tempête ; n'ayant de provisions que pour quelques jours, ils se préparaient à régler leur existence, soutenus par l'espérance qui avait pénétré de nouveau en leur cœur.

Si vous toussez prenez le

BAUME RHUMAL